

Zitierhinweis

Gossiaux, Jean-François: Rezension über: Antoine Sidoti, *Partisans et Tchetsniks en Yougoslavie durant la Seconde Guerre mondiale. Idéologie et mythogenèse*, Paris: CNRS Éditions, 2004, in: ~ *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2008, 5.1 - Guerre et Paix, S. 1200-1201, DOI: 10.15463/rec.1189725034

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

tions sur l'injustice raciale, mais plutôt une extrême sensibilité quand elle suit L. Guilloux dans son verdict : « Les GIs noirs étaient coupables des crimes qu'on leur reprochait, mais l'officier blanc acquitté l'était tout autant » (p. 147).

FRANZISKA HEIMBURGER

1 - Traduction du livre de Patrick Hersant publié en 2007 chez Gallimard sous le titre *L'Interprète. Dans les traces d'une cour martiale américaine, Bretagne 1944*.

2 - Alice KAPLAN, *The collaborator: The trial and execution of Robert Brasillach*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

3 - Michael WERNER et Bénédicte ZIMMERMANN, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales HSS*, 58-1, 2003, p. 7-36.

Antoine Sidoti

Partisans et Tchetsniks en Yougoslavie durant la Seconde Guerre mondiale.

Ideologie et mythogenèse

Paris, CNRS Éditions, 2004, 339 p.

Cet ouvrage fait suite à un livre du même auteur qui s'intitulait *Le Monténégro et l'Italie durant la Seconde Guerre mondiale*, et qui était sous-titré *Histoire, mythes et réalités* (CNRS Éditions, 2003). Ce sous-titre eut sans doute mieux convenu à la présente étude que celui dont elle est dotée, dans la mesure où il aurait précisément correspondu à son propos : opposer la « réalité » des événements aux discours tenus sur eux par les acteurs, et surtout par les vainqueurs. Ces discours opposés à la réalité (les « mythes ») sont saisis dans la temporalité des événements sur des archives d'époque, ou dans leur élaboration ultérieure par « l'historiographie officielle ». À côté de ces productions écrites, l'auteur utilise de façon systématique (et originale) un corpus matériel dont il postule la pertinence sémiologique : les timbres-poste, principalement ceux mis en circulation par le régime titiste, mais également ceux émis par le gouvernement royaliste en exil et par les Tchetsniks durant la guerre même, voire certains émis par le pouvoir pro-allemand de Milan Nedić et surchargés ensuite par l'administration communiste.

Contrairement à ce que pourrait laisser penser l'intitulé, partisans et Tchetsniks ne constituent pas symétriquement l'objet de ce livre. L'auteur se demande surtout comment le Parti communiste yougoslave, dans un état quasi groupusculaire au début de la guerre, a pu conquérir le pouvoir au terme de celle-ci, pour le conserver durant quatre décennies. Il l'explique par le maniement des mots et des images autant, si ce n'est plus, que par la force des armes ; par la propagande, la dissimulation et le mensonge – par le mythe. Pour les communistes, affirme Antoine Sidoti, la guerre de libération a été avant tout un moyen pour prendre le pouvoir, le Parti construisant sa légitimité sur son assimilation au mouvement antifasciste et à l'AVNOJ (Conseil antifasciste de libération nationale de la Yougoslavie). Dans ce scénario, la mouvance tchetnik tient le rôle du comparse et du faire-valoir. Son chef, Draža Mihailović, est honnête et courageux (sa résistance est antérieure à celle des communistes), il a le souci d'épargner les civils (à la différence des communistes), mais il n'est pas l'homme de la situation face au maréchal Tito. Il contrôle mal ses troupes et ses subordonnés (y compris lorsque ceux-ci pactisent avec l'occupant allemand, ce qui l'exonère personnellement des accusations de collaborationnisme proférées par les communistes...). Il croit en la victoire finale des alliés, et cette clairvoyance, associée à sa louable sollicitude pour les populations locales, induit une attitude attentiste qui, évidemment, finit par le desservir. Bref, les qualités politiques du général tchetnik sont inversement proportionnelles à ses qualités humaines. C'est, pourrait-on dire, la même chose – en sens inverse – pour Tito, et pour les communistes yougoslaves en général. Si la « vaillance » du chef des partisans est reconnue même par ses ennemis, elle n'a pas été jusqu'à l'empêcher de prendre le temps de la réflexion avant de s'engager dans la résistance armée, où l'avait précédé Mihailović. Ses faits d'armes sont ceux d'un guerrier essentiellement « roublard » qui « réussit toujours à s'échapper [...] et a le culot d'appeler brigade un bataillon » (Heinrich Himmler, cité p. 71). Son habileté politique est fondée de même sur sa capacité à feindre et à tromper. Cette aptitude ne se confond cependant pas avec une quelconque dispo-

sition au compromis : il n'admet pas devoir composer, et notamment avec les Tchétchiks. Derrière la froideur du révolutionnaire se dissimule en fait « toute la hargne » d'un personnage qui « sait se donner tous les moyens pour vaincre » (p. 71). Les facteurs humains et idéologiques, individuels et collectifs sont indissociables. « Dans la logique révolutionnaire communiste, le but à atteindre ou atteint est supérieur aux sacrifices endurés par la population » (p. 92). À l'appui de son propos, et comme application exemplaire de sa méthode, l'auteur produit deux figurines postales qui « illustrent assez bien cette culture du sacrifice extrême dans la mythologie partisane, propre à l'idéologie des membres de la direction du mouvement » (p. 92). Une idéologie à laquelle le qualificatif de « sanguinaire » apparaît par ailleurs approprié (Milovan Djilas, cité p. 79).

On l'aura compris, la tonalité de ce livre tient plus du réquisitoire à un fantasmatique tribunal de l'Histoire que de la recherche scientifique, nonobstant l'intitulé de la maison d'édition, et quels que soient la qualité et l'intérêt d'un certain nombre de documents à l'appui. Mais même le maniement et l'utilisation de ce corpus sont sujets à caution. Les archives de première main et les mémoires publiés sont uniment mis au service de la démonstration sans véritable hiérarchisation critique. Les témoignages et jugements *a posteriori* de M. Djilas, qui se trouvent constituer une sorte de fil rouge, sont présentés sans réserve et sans mise en contexte de leur production. Face à la réalité ainsi démontrée, le discours des partisans et de l'historiographie titiste est lumineusement ravalé au rang des mystifications – ou des mythes : les deux notions tendent ici à se confondre. Car curieusement, alors que la « mythogénèse » est affichée comme un concept central de l'analyse, la notion même de mythe ne fait l'objet d'aucune définition anthropologique ni d'aucune référence théorique, si l'on excepte la présence des *Mythologies* de Roland Barthes dans la bibliographie. Sans doute cet affranchissement des conventions académiques relève-t-il de la « démarche inédite » que la quatrième de couverture prête à l'auteur.

Matthew Connelly

A diplomatic revolution: Algeria's fight for independence and the origins of the post-cold war era

Oxford, Oxford University Press, 2002, 400 p.

Le plus grand mérite de ce livre est d'insister sur le fait que la guerre d'Algérie – ou la guerre d'indépendance algérienne – n'était pas uniquement une affaire entre les colonisateurs et les colonisés, mais qu'elle s'est déroulée dans un contexte mondial. Matthew Connelly porte un autre regard sur ce conflit connu jusqu'à présent surtout comme une lutte acharnée et intime entre des « ennemis complémentaires », tels que Germaine Tillon les a nommés en 1960. L'auteur avance l'idée que le destin des villageois les plus isolés n'était pas décidé uniquement par le combat entre des conscrits français et le maquis algérien mais aussi par des batailles mondiales telles que la « bataille de New York ». Les vies et les actions des plus humbles étaient liées par un ensemble d'intérêts et d'enjeux globaux, de structures et de réseaux, à celles des politiciens et révolutionnaires les plus célèbres, les plus lointains : ils figuraient tous dans un « système international ».

Issu d'une thèse, ce livre illustre une nouvelle approche des historiens américains qui veulent insister sur les limites des historiographies nationales. Inspirée par l'histoire totale de Fernand Braudel et le « world-system analysis » d'Immanuel Wallerstein, ainsi que par le champ moins connu des *borderland studies* inauguré par Herbert Bolton il y a près d'un siècle, cette tendance insiste sur les rapports et les mélanges établis à travers les frontières politiques. M. Connelly, pour sa part, s'oppose aux historiens des relations internationales qui veulent uniquement comprendre les événements de l'après-guerre à partir de la confrontation entre Moscou et Washington. Il trace donc une histoire internationale de la guerre de l'Algérie, dans laquelle figurent les ONG, les compagnies pétrolières, la presse et l'opinion publique en même temps que les politiciens et les diplomates.

Cette perspective est très riche pour un sujet comme la décolonisation de l'Algérie. À quelques exceptions près, il s'agit d'un terrain